

Les bibliothèques comme lieux d'action culturelle

S'interroger sur les liens entre bibliothèques et culture, sur la bibliothèque comme lieu culturel, c'est finalement revenir à la définition même de ce qu'est une bibliothèque. Si derrière le mot allemand « Bildung » il y a à la fois la culture comme connaissance et la connaissance comme processus de formation, force est de reconnaître que la bibliothèque est la culture puisque le livre (du moins jusqu'à nos jours) est le médium principal par lequel celle-ci s'acquiert et permet à chacun, au sens propre, de se former intellectuellement. La bibliothèque est donc par nature un lieu culturel par les collections de livres et d'imprimés qu'elle conserve. Mais c'est aussi un lieu tout court qui comme lieu, trahit sa fonction et devient en lui-même un objet culturel : ainsi la célèbre pièce servant de bibliothèque et de lieu de travail à Jules II, au palais du Vatican. Tout le monde connaît cette « Stanza della Signatura décorée des fresques de Raphaël (dont *L'École d'Athènes*), où l'ordre du monde et l'ordre de la connaissance s'articulent pour venir à bout du chaos. Ce que les livres permettent, la fresque le montre et ce faisant, elle inscrit le « lieu bibliothèque » comme lieu de culture, qui le demeure même une fois qu'il a perdu sa fonction initiale.

C'est là un bel exemple de bibliothèque comme lieu culturel – une bibliothèque qui est devenue un musée. Pourtant, dans l'imaginaire collectif, une bibliothèque a pendant longtemps plutôt été un lieu associé au savoir, au travail, quand un lieu culturel l'est davantage à la détente et au loisir (pensons aux musées, aux théâtres, aux cinémas...). Ce n'est pas, au départ, un « lieu culturel » comme un autre. Lorsque le bâtiment de bibliothèque devient un lieu autonome, à partir du milieu du 19^e siècle et pendant tout le 20^e, il est davantage perçu comme un lieu de stockage du savoir (dont les aménagements sont surtout destinés à avoir un rôle fonctionnel), un lieu de science plus qu'un lieu de culture au sens que l'on donne à l'« activité culturelle » – qui se fait, elle, dans les « lieux culturels » déjà cités. Pourtant, la vocation culturelle des bibliothèques est indéniable – et séculaire. Ce sont des lieux où la culture s'exhibe, et tout d'abord dans les bâtiments eux-mêmes : la bibliothèque peut être une œuvre d'art. Restons en Souabe : qui va à Bad Schussenried ou à Wiblingen pour lire un livre ? Même dans les lieux où l'on va pour lire, la dimension culturelle (au sens d'un enrichissement provoqué par une émotion artistique) peut être fortement inscrite dans le lieu lui-même. Le temps me manque pour développer plus avant cet exemple, mais je voudrais quand même citer ici le dialogue qui s'est établi, lors de la construction de la nouvelle Württembergische Landesbibliothek, entre les bibliothécaires, l'administration du Land du Bade-Wurtemberg et les artistes HAP Grieshaber et Josua Reichert, lequel a abouti à une forme de « Kunst am Bau » tellement emblématique qu'on a pu dire (Vera Trost, in *La Revue de la BNU* n° 1, 2010) que les œuvres d'art qui décorent la WLB « sont désormais liées de façon inséparable à l'établissement ». Le programme de Reichert, basé sur la diversité des écritures, des langues et des sources d'inspiration est lui-même une sorte de « Bildung » symbolique, de sorte qu'il ne me paraît pas totalement hors de propos de comparer le processus à l'œuvre à Stuttgart dans les années 1960 (naturellement dans une version moderne et démocratique, sans doute plus modeste aussi) à celui qui eut cours à Rome au début du 16^e siècle, entre Jules II, ses conseillers et Raphaël.

Mais pour valorisante qu'elle puisse paraître, l'action culturelle d'une bibliothèque, son image comme lieu de culture ne saurait se limiter à la mise en avant d'un bâti prestigieux. Pour une bibliothèque patrimoniale (et c'est bien d'elles que nous parlons aujourd'hui), la conservation « n'est un but noble que lorsque cette tâche s'accompagne d'une mise en valeur, d'une mise en évidence », comme nous l'écrivions en 2011 dans le troisième numéro de *La Revue de la BNU*. « La bibliothèque, le centre d'archives, qui engrangent des documents, doivent aussi en restituer le contenu, sous la forme simple du prêt ou sous celle, plus complexe, de la mise en scène du savoir qu'ils renferment et qui reste parfois méconnu » (ibid.). On est là, me semble-t-il, au cœur de l'action culturelle en bibliothèque – surtout à notre époque qui est une époque d'images, et où la

science elle-même a besoin d'images, souhaite s'exposer.

Le mot est lâché : l'exposition. Si au 16^e siècle, le savoir se met en scène dans des fresques, la science éprouve toujours autant de désirs de mise en scène, sous une forme un peu différente qu'on peut résumer avec le terme, aujourd'hui très en vogue, de « médiation ». Cette mise en scène prend la plupart du temps la forme de l'exposition – et c'est souvent à l'exposition que le grand public pense en premier quand on parle d'action culturelle en bibliothèque. Nous avons consacré à ce thème un numéro entier de *La Revue de la BNU* (n° 3, 2011), où à côté de l'action propre de notre bibliothèque, nous avons étudié différentes approches de cette « médiation culturelle », ou comment l'exposition est un moyen de mieux faire voir, et donc de mieux comprendre non seulement une œuvre, mais aussi une pensée. L'exposition en bibliothèque est un concept qui a grandi au cours du 20^e siècle (n'oublions pas, comme le rappelle D.-G. Picard dans *La Revue* citée, que « ce n'est qu'à partir des années 1970-1980 que les bibliothèques françaises sont considérées – parfois – comme un espace muséal possible ») pour devenir aujourd'hui le symbole de l'action culturelle de ces institutions. Un regard rétrospectif sur le cas de la BNU montre que cet établissement était plutôt en avance : « En 80 ans de politique culturelle, la BNU aura organisé plus de cent expositions » (D.-G. Picard, art. cit.) ; un constat qui montre une vraie tradition (la période considérée commençait avec les années 1930), mais ne saurait masquer le coup d'accélérateur que la politique de médiation en bibliothèque a connue à la fin du 20^e siècle et au début du 21^e, où il n'apparaissait tout simplement plus possible de se contenter de la « médiation » traditionnelle basée sur l'usage pédagogique du document que l'on emprunte et que l'on lit.

Mais revenons à la WLB, dont l'histoire récente nous montre un degré supplémentaire dans les tentatives de « médiation ». « La mémoire de l'humanité rassemblée dans les bibliothèques... devait aussi être transmise par le biais d'un 'musée du livre' » (Wilhelm Hoffmann, directeur de la WLB dans les années 1960, in Vera Trost, art. cit.). Cette dimension muséale des bibliothèques patrimoniales est dans doute un trait marquant de notre époque (même si, comme on le voit, il y avait des avant-coureurs). C'est très frappant en France : ne citons ici que l'ambitieux projet « Richelieu : Bibliothèques, Musée, Galeries » de la Bibliothèque nationale de France sur son site historique au centre de Paris, mais aussi le programme de rénovation de la BNU de 2010 à 2014, lequel a prévu, à côté d'une grande salle d'exposition, des espaces muséaux ouverts à la visite où les documents, tout en gardant leur fonction initiale (ils peuvent être consultés par les chercheurs), sont aussi offerts à la curiosité et à l'admiration d'un plus grand public. Il me semble qu'on peut en dire autant de l'Allemagne : ne citons ici que les aménagements récents de la partie muséale de la Deutsche Bücherei à Leipzig.

Je crois que nous sommes là en présence d'un phénomène de société : la science (entendons par là les sciences « dures » comme les sciences humaines) veut se montrer, se rendre explicite. Et le musée, qui demeure une forme populaire de médiation culturelle, est vu comme un moyen commode d'atteindre ce but : on voit même aujourd'hui des « musées universitaires », comme par exemple le Jardin des sciences à Strasbourg qui a été créé en 2008 et ambitionne de rendre plus visibles des collections qui vont de la minéralogie à la zoologie, de la paléontologie à l'égyptologie en passant par la sculpture antique... Le but ? « Exposer les sciences à travers leur patrimoine » (S. Soubiran in *La Revue de la BNU*, n° 3, 2011). Ne peut-on en dire autant des bibliothèques, qui exposent le savoir à partir de leur patrimoine, c'est-à-dire les traces visibles que celui-ci laisse et où il s'exprime ?

Nous avons beaucoup parlé de médiation – mais comment faire autrement ? Ce terme est devenu plus qu'une mode, et s'impose même comme le mot d'ordre de sociétés occidentales qui semblent ne redouter rien de plus que l'exclusion – et font d'une « culture inclusive » une des conditions sine qua non de la cohésion sociale. Les bibliothèques qui, avec l'augmentation de la population étudiante, sont aussi devenues des hauts lieux de sociabilité, se retrouvent en première ligne (avec aussi, il faut le dire, les musées, les théâtres ou les opéras) et sont souvent poussées par leurs tutelles à devenir autant de « lieux de médiation ». Elles ne sont plus seulement des lieux de rencontre autour d'un savoir (dans une salle de lecture), elles deviennent aussi des lieux de rencontre autour

d'un événement (dans un auditorium, un foyer, au cours d'une visite guidée ou d'une journée portes ouvertes...). Montrer ne suffit pas, il faut attirer, puis accompagner, ce qui me semble une des raisons d'être de la naissance, en bibliothèque, des « saisons culturelles ».

Je voudrais prendre ici l'exemple de la BNU, qui me paraît assez emblématique d'une situation plus générale de l'évolution des bibliothèques comme « lieux de culture ». Quoiqu'elle ait eu depuis longtemps, comme on l'a vu, une véritable politique culturelle qui se manifestait de différentes façons (outre les expositions, avec des conférences, des lectures, de petits concerts ou des journées portes ouvertes), elle n'a véritablement formalisé celle-ci qu'au début du 21^e siècle, avec la création d'une équipe spécifique (le « Service de l'action culturelle », créé en 2007, comprenant aujourd'hui sept personnes). Des expositions ambitieuses (avec scénographies extérieures et catalogues) ont au fil du temps, surtout depuis *Impressions d'Europe* en 2003 (qui a aussi été montrée à Stuttgart !), développé de façon systématique des programmes d'accompagnement allant de la visite guidée, parfois en plusieurs langues, aux conférences, représentations théâtrales ou concerts. Ces événements, qui au début n'étaient signalés que sur des flyers ad hoc, sont regroupés depuis 2016 au sein d'un programme général, imprimé et en ligne, lequel paraît deux fois par an (en janvier et en septembre). Le programme s'est étoffé au fil des saisons, accompagnant la volonté déjà signalée d'ouvrir davantage la bibliothèque sur l'extérieur, au-delà de ce qu'on pourrait appeler son « public captif » (étudiants, professeurs, érudits locaux, etc.) – et surtout, allant bien au-delà des seules expositions. La BNU est ainsi partenaire non seulement de l'université, mais aussi d'un cinéma de la ville dont elle a intégré une partie de la bibliothèque, d'un festival de musique contemporaine, de l'opéra municipal, des musées et de diverses associations artistiques et culturelles : le résultat en est une « saison » multiforme et dont le livre et même l'écrit ne sont plus qu'un aspect.

Qu'on ne s'imagine pas pour autant qu'en disant cela, je me livre à un exercice d'auto-satisfaction. Avoir une saison culturelle riche pour une institution publique située en plein cœur d'une ville (comme à Stuttgart sur une « Kulturmeile » où sur 500 m. avoisinent bibliothèque, théâtre et opéra), ouverte depuis 2014 sept jours sur sept, est sans doute une nécessité, et personne ne comprendrait un retour en arrière. Il y a cependant, à mon avis, un risque à une certaine « course en avant » de l'action culturelle : celui de la déconnecter par trop de ce qui, quoi qu'on en pense, continue d'être le cœur et la raison d'être d'une bibliothèque : ses collections.

Il y va là d'une question d'équilibre ; il n'est pas très difficile pour une grande bibliothèque de baser toute sa politique culturelle sur la valorisation de ses collections – mais pour quel public ? On sait qu'exposer l'écrit a toujours été une chose difficile. Il n'est pas très difficile non plus de répondre aux sollicitations des acteurs culturels et d'organiser des événements (concerts, conférences généralistes ou sur des sujets d'actualité, films...) qui certes pourront faire venir un public nouveau à la bibliothèque, mais pour quel bénéfice pour la valorisation de ses collections ? En d'autres termes, la bibliothèque a-t-elle intérêt à attirer chez elle, pour un soir, un public qui n'y reviendra probablement jamais pour y travailler ?

C'est toute la difficulté de la voie étroite où doit s'épanouir, à mon sens, l'action culturelle en bibliothèque. Dans les divers projets de recherche financés par l'Union européenne (en particulier dans le cadre de la campagne dénommée « Horizon 2020 ») figure depuis quelques années une condition importante : celle de pouvoir œuvrer à la « dissemination » (en anglais technocratique...), c'est-à-dire de faire en sorte que le savoir accumulé par l'action des bibliothèques (et des bibliothécaires) puisse ruisseler pour ainsi dire sur toutes les couches de la société et ne pas rester stocké dans les tours d'ivoire des savants – ce qu'à l'Université de Strasbourg on appelle « repenser le dialogue entre l'université et la cité ». La BNU organise ainsi depuis 2016 des rencontres intitulées « Savoirs en partage », où des chercheurs universitaires dialoguent avec le grand public en présentant les résultats de leurs travaux. De telles initiatives ne sont pas propres à Strasbourg : « Savoirs en partage » traduit en allemand, n'est-ce pas... « Wissen teilen »¹ ?

¹ Littéralement, « partager le savoir ». Nouvelle devise de la Württembergische Landesbibliothek, qui apparaît comme telle comme slogan de communication, sous son logo.

Je dirai pour conclure qu'il est essentiel que la bibliothèque ne devienne pas un simple lieu d'animations ; rien ne conduirait plus à une impasse que d'opposer un « service des collections » (lequel traiterait des graves questions de catalogage, d'indexation et de prêt des documents) à un « service d'action culturelle » qui serait, lui, voué à la pure détente et aux loisirs. Une impasse similaire consisterait à opposer la bibliothèque virtuelle, accessible au chercheur depuis son écran, bibliothèque d'excellence donc, et le lieu réel que ne fréquentent que les étudiants (et quelques marginaux...) intéressés par un certain confort (qui plus est gratuit) plus que par ses collections – car alors, c'en est fini de la bibliothèque comme lieu de savoir, comme lieu de partage du savoir. Le rôle des bibliothèques est de faire vivre leurs collections, sur la Toile bien sûr avec les possibilités qu'offrent les collections numériques consultables de n'importe quel point de la planète, mais aussi dans leurs murs en les mettant en scène, en les faisant parler, en les expliquant. On a souvent dit, et avec raison, qu'aucune contemplation virtuelle ne pourrait remplacer la confrontation avec l'original de la Joconde ; en est-il autrement de la Bible de Gutenberg ou d'un manuscrit de Hölderlin ?

La médiation par l'action culturelle peut sans doute contribuer à l'inclusion sociale, amenant à la bibliothèque et au livre un public qui n'y serait pas venu autrement. Mais elle me semble encore plus riche quand elle réussit à fédérer une communauté d'utilisateurs, un public qui, parce qu'il est conscient de l'importance de la culture, va continuer de fréquenter la bibliothèque même lorsqu'il aura terminé ses études, même s'il n'en a plus un besoin immédiat. En ce sens, me semble-t-il, les bibliothèques sont véritablement des « lieux d'éducation culturelle » (Orte der kulturellen Bildung). Pour reprendre les termes du début de ma conférence, c'est ainsi que la bibliothèque contribue le mieux à la Bildung, où la culture (ce que renferme la bibliothèque, mais aussi ce qu'elle montre d'elle-même) est au fondement de la formation.

Christophe DIDIER